

---

Hirschler (Conrad). *The Written Word in the Medieval Arabic Lands. A Social and Cultural History of Reading Practices*

Edinburgh : Edinburgh University Press, 2013

Yann Dejugnat

---



**Édition électronique**

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-education/2617>

DOI : 10.4000/histoire-education.2617

ISSN : 2102-5452

**Éditeur**

ENS Éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 20 octobre 2013

Pagination : 129-132

ISBN : 978-2-84788-498-2

ISSN : 0221-6280

**Référence électronique**

Yann Dejugnat, « Hirschler (Conrad). *The Written Word in the Medieval Arabic Lands. A Social and Cultural History of Reading Practices* », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 137 | 2013, mis en ligne le 08 octobre 2014, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/2617> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-education.2617>

---

rait-on seulement regretter la proportion élevée de textes vraiment anciens et partiellement dépassés, la sélection comprenant six articles antérieurs aux années 1950, et étant composée pour moitié d'articles rédigés avant les années 1980. Cela étant, cet ouvrage constitue un excellent point de départ pour de futures recherches et est à même de stimuler les études dans ce champ, d'autant qu'il est augmenté d'un index très pratique reprenant – et corrigeant au besoin – les données de tous les articles, ainsi que d'une riche bibliographie thématique (p. LXI-XC). Il s'agit donc d'un précieux outil, en attendant que soit réalisé l'ouvrage de synthèse que Claude Gilliot appelle de ses vœux.

Rémy GAREIL

HIRSCHLER (Conrad)

*The Written Word in the Medieval Arabic Lands. A Social and Cultural History of Reading Practices*

Edinburgh : Edinburgh University Press, 2013.

Cet ouvrage montre que les sociétés de l'Égypte et de la Syrie connurent, au cours de la période comprise entre le XI<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle, une profonde mutation dans l'usage des textes. D'une part, l'écrit gagna en importance face aux formes de transmission orale, donnant lieu à une véritable « textualisation » du savoir. De l'autre, l'émergence de nouvelles pratiques culturelles permit à des groupes situés au-delà des élites sociales, culturelles et politiques, de participer à la réception, à la circulation et même à la production de l'écrit, selon un processus de « popularisation » du savoir.

La participation de larges catégories de population, comme les artisans et les commerçants, aux lectures publiques d'ouvrages est particulièrement significative de cette mutation. Ces séances de lecture, présidées par un maître autorisé, étaient principalement destinées aux savants pour qu'ils acquièrent le droit de transmettre et d'enseigner un texte. Elles se déroulaient dans les mosquées et les madrasas, mais aussi dans les demeures privées, les marchés et même les jardins. L'analyse des certificats de lecture de l'*Histoire de Damas* d'Ibn 'Asâkir (mort en 1176) permet de constater que, au-delà du cercle des savants professionnels, de larges catégories de la population venaient assister à ces séances : enfants, élites militaires, commerçants, artisans et mêmes dépendants. L'ensemble des participants s'asseyait en cercles concentriques en face

du professeur, selon un ordre hiérarchique bien établi : le premier cercle était réservé aux savants et aux élites militaires, alors que le peuple se contentait du cercle du fond. L'analyse des motifs de participation des marchands et des artisans suggère qu'ils ne se résumaient pas à des pratiques rituelles mais se montraient également réceptifs aux multiples sens de l'ouvrage en terme de fierté locale, d'identité régionale et de jihad anti-franc.

Cette période fut également marquée par une profonde transformation de l'enseignement élémentaire. L'enseignement de l'écriture pour elle-même se généralisa, entraînant un recul des méthodes mnémotechniques et l'émergence de nouvelles réflexions pédagogiques, autant pour l'apprentissage de l'écriture que de la lecture. Si la récitation du Coran restait prédominante dans une éducation à finalité morale et religieuse, les enseignements profanes progressèrent tout au long de la période. Par ailleurs, à partir du XII<sup>e</sup> siècle, le mode de financement des écoles d'enfants a changé de manière décisive, grâce au système des fondations pieuses (*waqf*), permettant aux membres des élites urbaines, issus de divers horizons, d'inscrire leur prestige et leur mémoire dans le paysage urbain. Ce système devint l'instrument de la grande entreprise de popularisation du savoir en s'adressant à de plus larges secteurs de la population et en permettant la multiplication et la diffusion des petites écoles, dans les métropoles mais aussi dans les villes moyennes et les zones rurales.

Le même système permit l'apparition d'un nouveau type d'institution de savoir : les bibliothèques locales constituées en fondation pieuse. Apparues au XII<sup>e</sup> siècle, elles permirent à de nouveaux lecteurs d'accéder au livre et d'utiliser leurs compétences en lecture individuelle. La recherche s'est longtemps focalisée sur l'image des prestigieuses bibliothèques califales de Bagdad – la fameuse « maison de la sagesse » (*Dâr al-hikma*) –, de Cordoue et du Caire, et a interprété leur destruction, en particulier celle de Bagdad par les Mongols en 1258, comme l'emblème du déclin de l'Islam post-classique. S'opposant à cette vision traditionnelle, l'auteur remet en cause la portée réelle de ces institutions sur le monde du savoir, soulignant qu'elles constituaient moins des bibliothèques de lecture que des instruments au service de l'expression du pouvoir. Surtout, il démontre que l'on assista moins à la destruction des fonds de ces bibliothèques, image qui relève plus du *topos* littéraire que de la réalité, qu'à leur restructuration. Le fait décisif est qu'à cette période la bibliothèque devint de plus en plus distincte du palais et de la cour. Sans totalement disparaître, les collections privées cédèrent la place aux bibliothèques de fondations pieuses. Trois caracté-

ristiques distinguent ces nouvelles institutions des précédentes : leur longévité, la diversité sociale des fondateurs et leur accès ouvert à de larges secteurs de la population. Généralement intégrées à des madrasas et à des mosquées mais aussi à des hôpitaux, des couvents soufis et des mausolées, ces bibliothèques se diffusèrent, parallèlement à ces institutions, au-delà des grandes métropoles et s'implantèrent dans les villes secondaires. On y trouvait non seulement des ouvrages spécialisés dans les domaines d'étude de l'établissement auquel elles appartenaient, mais aussi des livres traitant de sujets variés, correspondant aux attentes d'un lectorat plus large, désireux d'acquérir une culture générale.

L'émergence de l'épopée, genre appartenant à la littérature populaire, mais aussi des anthologies, marque un tournant dans le passage d'une participation « passive » des groupes non-savants en tant que lecteurs, à une participation active comme auteurs. À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les savants réagirent vivement à la production et à la diffusion de ce type d'ouvrages. Ils dénonçaient leur contenu, considéré comme éloigné du savoir autorisé et relevant de la fiction, mais aussi les lieux (marchés, rues) et les milieux sociaux (marchands et artisans) de leur circulation. Pourtant, l'auteur montre bien que le problème résidait moins dans la distance entre ces ouvrages et la tradition savante, que dans leur proximité voire leur porosité. Le contenu de ces textes, moins fictionnel que les élites savantes ne le prétendaient, pouvait concurrencer, dans leur format écrit et la cohésion des récits, leur autorité sur la transmission des textes historiques, avec le risque que leur version du passé soit plus répandue. Les défis à l'autorité des savants atteignirent une nouvelle dimension quand la diffusion de ces ouvrages, produits par des auteurs extérieurs à la sphère savante et spécifiquement destinés à un lectorat populaire, menaça le maintien de leur autorité sur le contrôle de la production et de la circulation du savoir. Si la « textualisation » des pratiques culturelles touchait la question fondamentale de la possibilité d'acquérir un savoir par la lecture individuelle en dehors du contrôle des réseaux savants, leur « popularisation » entraîna le déplacement de cette controverse des marges du monde savant, où elle demeurait circonscrite au XI<sup>e</sup> siècle, aux milieux populaires.

Si par son approche culturelle et sociale des pratiques de lecture, cet ouvrage se situe dans le prolongement des travaux de Jonathan P. Berkey, Michael Chamberlain et Carl F. Petry, il s'en distingue par l'attention qu'il accorde au rôle et au dynamisme des groupes non-savants, généralement négligés dans un champ de recherche encore largement centré sur le monde fermé des élites

savantes. Cette étude très riche ouvre de nouvelles perspectives sur le fonctionnement des sociétés urbaines au cours de cette période. Il met en avant le rôle de la «textualisation» et de la «popularisation» de l'écrit dans la cohésion des sociétés urbaines caractérisées, selon l'auteur, par l'absence d'agents de pouvoir forts (municipalités, communes et bureaucratie d'État) pour coordonner ou administrer les affaires urbaines. Resterait à étudier, dans cette approche heuristique, les usages et les significations nouvelles des supports écrits (textes publics, monnaies, inscriptions monumentales) élaborés par les différents pouvoirs pour communiquer avec ces nouvelles catégories de lecteurs.

Yann DEJUGNAT

AMALOU (Thierry), NOGUÈS (Boris) (dir.)

*Les universités dans la ville XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*

Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2013, 252 p.

Boris Noguès le reconnaît, en conclusion : l'Europe serait un vêtement trop large pour les sept articles de ce recueil (dont l'un, consacré à l'université d'Helmstedt, occupe plus de 20 % de l'ensemble). Quatre concernent la France (dont deux sont exclusivement parisiens) ; les trois autres partent d'exemples situés aux Provinces-Unies, en Allemagne et en Ecosse. L'Europe du sud, en particulier, n'est pas représentée. Ce travail ne se veut donc pas une synthèse, mais une série d'études autour d'une problématique commune, posée en introduction. Celle-ci met en évidence la double nature des universités, à la fois élément d'une géographie urbaine et communauté ayant rang dans la cité, mais dont les fonctions, le rayonnement, dépassent de loin le cadre local. L'université est ainsi en tension entre le local et l'universel ; mais les différentes entrées qu'emprunte l'historiographie – relations avec l'État, histoire des populations étudiantes, rôle culturel – n'abordent que fort peu l'histoire des relations entre villes et universités. L'angle d'attaque est donc ici résolument local : quelles conséquences économiques, sociales et culturelles, voire politiques la fondation d'une université a-t-elle sur la ville et la région qui l'hébergent ? Inversement, quel est l'impact du pouvoir local, de l'économie et de la société locales, de l'environnement sur l'histoire, les enseignements dispensés, le statut des enseignants, etc. ? Et comment toutes ces interférences évoluent-elles dans un temps, compris par beaucoup d'auteurs, en fonction du titre, entre les XVI<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ?